DAPHNÉ DU MAURIER

CES TROIS DERNIÈRES ANNÉES

(The Years Between)

Traduction française de
Catherine Romensky et Jean-Joël Huber

Répertoire Britannique

EDITIONS DU BRIGADIER

Nous sommes en Angleterre, au début de la Deuxième Guerre mondiale. Le mari de Diana, Michael, militaire de carrière et député au Parlement, a disparu en mer lors d'une mission. Diana, qui ne vivait que pour lui, voit sa vie bouleversée. Peu à peu, elle va se découvrir une liberté nouvelle et des possibilités d'action qui la motivent, en reprenant notamment le siège de député de son mari défunt. Mais, trois années plus tard, Michael réapparaît miraculeusement, épuisé, mais sain et sauf...

Cette pièce brosse un tableau très juste de la position de la femme dans la société britannique d'avant-guerre, y compris dans les classes supérieures. Elle parle aussi des espoirs, des combats et des changements auxquelles les femmes aspiraient alors, et que les bouleversements apportés par la guerre vont leur permettre de réaliser.

Daphné du Maurier (1907-1989) est une romancière et dramaturge britannique, mondialement célèbre pour ses romans Rebecca *et* Ma Cousine Rachel, *ainsi que pour sa nouvelle* Les Oiseaux, *transposée au cinéma par Alfred Hitchcock. Après avoir adapté elle-même* Rebecca *pour la scène, Daphné du Maurier écrit le drame d'inspiration autobiographique* The Years Between *en 1943. La pièce a été jouée pour la première fois au* Manchester Opera House *en 1944, puis elle a été transférée à Londres, au* Wyndham's Theatre, *le 10 janvier 1945, avant de connaitre un succès durable, avec 617 représentations.*

Prix : 14,00 €
ISBN : 978-2-494702-34-9

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Diana Wentworth

Michael Wentworth

Richard Llewellyn

Robin

Nounou

Sir Ernest Foster

Le Vicaire

La Femme du vicaire

Venning

Mlle Jameson

L'action se déroule dans la bibliothèque du Vieux Manoir, la maison de campagne des Wentworth.

Acte I

Scène 1 : Hiver 1942. En fin d'après-midi.
Scène 2 : Avril 1945. Un samedi après-midi.
Scène 3 : Le lundi suivant, en début de soirée.

Acte II

Scène 1 : Un mois plus tard, le matin.
Scène 2 : Le même jour, l'après-midi.
Scène 3 : Le même jour, en début de soirée.

Acte I

Scène 1

C'est un après-midi brumeux de fin d'automne, et la pluie est tombée toute la journée. Robin est allongé sur le sol, regardant un gros atlas ouvert devant lui. Il y a aussi un globe terrestre à sa gauche. Nounou entre avec un plateau et une nappe, traverse la pièce vers le canapé, sur lequel elle pose le plateau. Elle va vers une petite table au fond, qu'elle fait rouler jusque devant le canapé.

Nounou. — Robin, vous allez vous fatiguer les yeux dans ce coin sombre. Soyez un bon garçon, rangez votre livre et tirez les rideaux pour le couvre-feu*, pendant que je prépare les choses pour le thé.

Elle lui parle doucement, comme si elle ne voulait pas faire preuve d'autorité.

Robin. — Il est encore trop tôt pour le couvre-feu.*(Il regarde toujours son atlas, mais se met en position accroupie.)* Nounou ?

Nounou. — Oui, Robin ?

Elle pose la nappe sur la table.

Robin. — La Méditerranée est-elle vraiment aussi grande qu'elle en a l'air sur la carte ?

Nounou va du canapé à l'armoire et prend une deuxième nappe dans le tiroir.

Nounou. — Je ne sais pas. C'est vous qui allez à l'école. Vous devriez le savoir mieux que moi.

Elle lui jette un coup d'œil furtif et continue à installer le nécessaire pour le thé. Elle pose la deuxième nappe sur le canapé.

Robin. — Ça a l'air affreusement grand. Je ne pense pas qu'un avion ait beaucoup de chances d'être retrouvé, une fois qu'il a été forcé à descendre. *(Nounou ne répond pas.)* Le facteur est déjà passé ?

*En Angleterre, pendant la Deuxième Guerre mondiale, un règlement obligeait les familles à couvrir toutes les fenêtres la nuit pour s'assurer qu'aucune lumière ne s'échappe, ce qui aurait pu aider les bombardiers ennemis à trouver leurs cibles.

NOUNOU, *calmement.* — Pas encore. *(On sent qu'elle répète souvent cette phrase.)* Vous savez que le facteur ne passe pas avant six heures. Allez, Robin, si vous restez par terre, vous allez salir vos vêtements. *(Robin se lève, prend l'atlas, le pose sur la table du fond et renverse en passant la canne à pêche qui était posée contre la table.)* Attention, Robin — la canne à pêche de votre père !

Elle parle sévèrement. Robin a l'air effrayé. Il attend un moment, puis la ramasse rapidement.

ROBIN, *soulagé.* — Elle n'est pas cassée. *(Pendant un moment, la nounou regarde fixement dans le vide, puis elle détourne le regard. Robin s'avance et dit lentement, avec un peu de nervosité.)* Ça n'aurait pas vraiment eu d'importance, si elle avait été cassée, n'est-ce pas, Nounou ? *(Il a encore cette étrange insensibilité de l'enfance.)* Plus maintenant ?

NOUNOU, *bouleversée.* — Robin, vous ne devriez pas parler ainsi. Si votre mère vous entendait... *(Robin repose la canne à pêche contre la table et reprend le globe, qu'il dépose au bout de la table. Il va ensuite vers la petite table pour aider à préparer le thé.)* Allez, venez m'aider à tout installer pour le thé. J'ai réussi à avoir une petite gourmandise — un peu de miel. Attention avec les scones, l'assiette est encore chaude.

On entend les aboiements d'un chien.

LA VOIX DE RICHARD, *à l'extérieur.* — Non, Sandy, va-t'en mon vieux, tu ne rentreras pas à l'intérieur avec tes pattes pleines de boue. Couché, couché... j'ai dit couché... Bon garçon.

Robin monte sur le canapé et regarde par la fenêtre. Nounou met les scones au chaud dans la cheminée.

ROBIN, *souriant.* — Voilà oncle Richard. *(Il s'élance vers la porte-fenêtre et tombe sur Richard, vêtu d'un imperméable.)* Bonjour, oncle Richard.

RICHARD. — Bonjour, Robin. Comment vas-tu ?

Richard entre et enlève son manteau. Robin ferme la porte-fenêtre puis le rejoint.

ROBIN. — J'ai un rhume. Nounou ne m'a pas laissé sortir, sinon je serais venu vous voir. Vous êtes venu prendre le thé ?

RICHARD. — Oui, si Nounou en a suffisamment pour moi.

NOUNOU, *avec un sourire (comme nous, elle aime Richard).* — Bien sûr, M. Llewellyn. Robin, va te laver les mains.

RICHARD. — Tu veux bien prendre mon manteau, Robin ? *(Robin prend son manteau et sort en courant.)* Mme Wentworth n'est pas encore rentrée ?

NOUNOU. — Non, Monsieur. Elle a dit qu'elle prendrait le train de 3h10 et trouverait sûrement à un taxi à la gare.

RICHARD. — Rien de neuf, je suppose ?

NOUNOU. — Non, Monsieur.

RICHARD. — Pensait-elle apprendre quelque chose de nouveau à Londres ?

NOUNOU. — Je ne sais pas, Monsieur. Elle m'a si peu parlé. Vous savez comment elle a été ces derniers temps, tellement calme et renfermée. Quand je pense que, pendant toutes ces années, elle n'a vécu que pour le colonel ! Il passait avant tout, Monsieur, et maintenant — parfois je pense qu'il vaudrait mieux qu'elle craque un bon coup.

La voix de Nounou se brise, elle se détourne et prend un mouchoir.

RICHARD, *lui tapotant l'épaule et passant devant le canapé pour aller vers la cheminée.* — Oui, je sais exactement ce que vous ressentez, Nounou, mais vous devez tenir bon. Sans vous, la maison s'écroulerait.

Nounou sourit à travers ses larmes et se mouche.

NOUNOU. — C'est la façon dont ça s'est passé qui est si terrible — l'avion qui s'écrase subitement et dont on ne retrouve plus aucune trace. Je me souviens que, lorsque mon père est mort, d'une certaine manière, nous nous sommes tous sentis soulagés après l'enterrement — cela peut sembler étrange et insensible à dire, mais là... le choc a été tellement brutal et éprouvant pour Mme Wentworth, et le garçon est un paquet de nerfs.

RICHARD. — J'aimerais tellement pouvoir faire plus.

NOUNOU. — Oh, mais vous êtes d'une grande aide, Monsieur, vraiment. Le seul fait de vous savoir à proximité signifie beaucoup pour Mme Wentworth. Elle me l'a encore dit la veille de son départ pour Londres.

RICHARD. — Elle vous a dit ça ?

NOUNOU. — J'espère que vous me pardonnerez — cela vous paraîtra peut-être présomptueux que je dise ça, mais vous êtes un gentleman d'une grande constance. Avec vous, les gens savent à quoi s'attendre. Et c'est très rassurant, vous savez.

RICHARD, *souriant.* — Merci, Nounou.

NOUNOU. — Au début, lorsque vous êtes venu vous installer ici et que vous avez racheté la ferme du vieux Rawlin, je me rappelle avoir pensé : « Il ne restera pas longtemps. », même si vous étiez un ami de la famille.

RICHARD. — Encore un autre citadin venu jouer au paysan, hein ?

NOUNOU, *l'admettant.* — Oui. Mais je me suis vite aperçue que j'avais tort. Et les gens du village aussi. *(Elle se dirige vers la porte de droite.)* Je dois aller chercher votre thé, Monsieur.

RICHARD. — Nounou ?

NOUNOU, *se retournant.* — Oui ?

RICHARD. — Je veux que vous sachiez que — si jamais vous vous inquiétez pour Mme Wentworth, ou pour le garçon, vous pouvez venir me voir. *(Un temps.)* Juste ça.

NOUNOU. — Merci, M. Llewellyn. *(Un temps.)* Vous savez, pendant toutes ces années que j'ai passées auprès d'eux, le colonel ne m'a jamais parlé comme ça. *(Elle ajoute lentement.)* Il était très intelligent et tout ça — mais il avait son caractère.

Elle se tourne vers la table, prend la photo de Michael qui s'y trouve et la regarde. Richard ne répond pas. À ce moment, Robin entre. Il les regarde avec méfiance.